

*Il y a cinq ans, le Rwanda s'embrase. À l'époque, peu de Français connaissent ce pays, que couvrent d'armes et d'argent les militaires et les dirigeants de notre pays. Pendant trois mois, ceux dont les papiers d'identité sont frappés du tampon de la honte, « Tutsi »; ceux qui sont grands, qui ont le nez plutôt mince, qui sont tutsis donc, selon les critères établis au début du siècle par le colonisateur belge, sont pourchassés, massacrés. Tout comme ceux qui, catalogués pourtant hutus, se sont élevés contre l'apartheid qui règne dans ce pays depuis 1959. Viols, tortures, assassinats sont le fait des militaires mais aussi des voisins, des amis, des parents. Le troisième génocide de l'histoire moderne fera plus de un million de morts. Aujourd'hui, 200 000 veuves, la plupart tutsies, tentent de survivre au cauchemar. Quelques-unes d'entre elles ont confié leurs douleurs et leurs espoirs à deux journalistes français.*

## MARIE

Soixante-six ans

**E**n 1959, mon mari avait fait falsifier mon identité. Les gens sont venus, ils nous ont dit : on ne va pas vous tuer. Nous sommes restés à la maison en avril et en mai. Au mois de juin, ils sont revenus. Ils nous ont attaqués. Les enfants sont partis. Mon mari et moi sommes restés. Ils l'ont tué avec une bêche et l'ont jeté dans la fosse des toilettes. Je sais juste que mon fils a été tué dans la brousse. Je ne sais pas exactement où. À l'époque, les Tutsis étaient considérés comme des serpents...

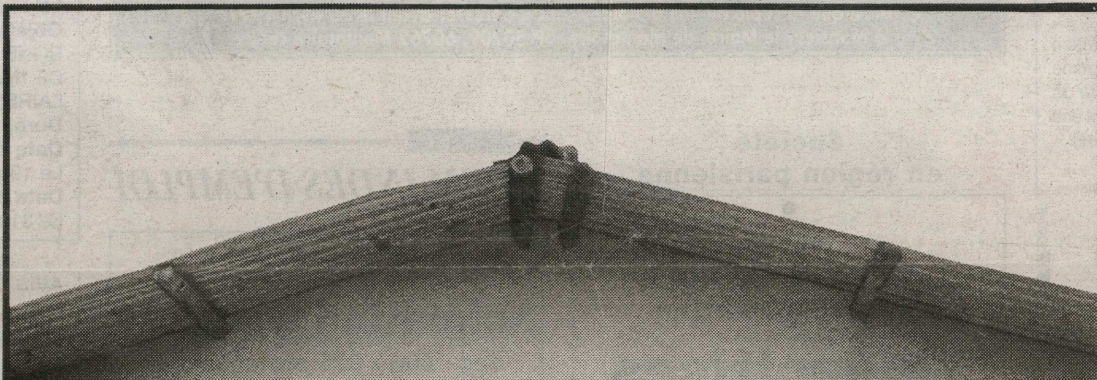
La majorité de mes voisins sont en prison. La plupart de leurs familles sont très agressives. Ils ne veulent pas me donner de l'eau. Je prends la situation telle qu'elle est. Je suis obligée de pardonner, même si je suis fâchée contre eux. Qu'est-ce que peut faire une vieille femme comme moi ? Je n'oublierai jamais

# FEMMES DU RWANDA

**Elles ont survécu au génocide. Leurs enfants, leur mari ont été assassinés. Mais elles tentent de reconstruire une vie. Entre peur et douleur. Et parfois espoir.**



Daphrose.



crois que nous avons tous pensé qu'ils se contenteraient de piller. J'ai eu de la chance, j'ai pu me cacher dans une famille avec ma fille de cinq ans. Mon mari, lui, a été tué avec beaucoup d'autres dans la forêt de l'université.

J'ai encore peur. Surtout quand j'entends qu'au Congo les tueries continuent. Les génocidaires peuvent revenir se réfugier ici, dans ces collines. Et puis, on est en train de libérer ceux qu'on a emprisonnés. Ils ne sont pas nécessairement innocents puisqu'ils remettent systématiquement en liberté tous ceux qui n'ont pas de dossier. C'est-à-dire, ceux contre lesquels on n'a pas trouvé assez de témoins...

Si l'insécurité ne revient pas, on peut revivre. Je croyais ma vie finie après le génocide, mais je revis dans cette maison. Malgré tout. Alors, si tout reste calme, peut-être la vie reviendra-t-elle.

## DAPHROSE

Cinquante et un ans

**P**endant la guerre, j'ai perdu sept de mes onze enfants. Juste après, on nous a déplacés et demandé de vivre dans le sud du pays. Quand je suis arrivée ici, je n'avais plus de nouvelles de trois de mes enfants survivants. On m'a hébergée dans une école où se trouvaient dix-sept orphelins.

C'était des enfants qui n'avaient plus de parents, et j'étais une mère sans enfants... Je les ai adoptés. Tous. Je pensais, à l'époque, que la plupart retrouveraient leurs parents avec le temps. Trois seulement ont eu cette chance. À ce jour, il me reste quatorze enfants. Et je peux dire aujourd'hui que je suis leur maman. Peu à peu, je me suis retrouvée impliquée avec les autres veuves. Je me souviens que nous avons eu une réunion entre nous. Nous pleurons toutes. J'ai pensé à mes en-

dans la fosse des toilettes. Je sais juste que mon fils a été tué dans la brousse. Je ne sais pas exactement où. À l'époque, les Tutsis étaient considérés comme des serpents... La majorité de mes voisins sont en prison. La plupart de leurs familles sont très agressives. Ils ne veulent pas me donner de l'eau. Je prends la situation telle qu'elle est. Je suis obligée de pardonner, même si je suis fâchée contre eux. Qu'est-ce que peut faire une vieille femme comme moi ? Je n'oublierai jamais ça. C'est gravé dans mon cœur. Le mieux, c'est de garder ça dans le cœur. Dieu va les juger.

## AOLÉRIE

Cinquante-six ans

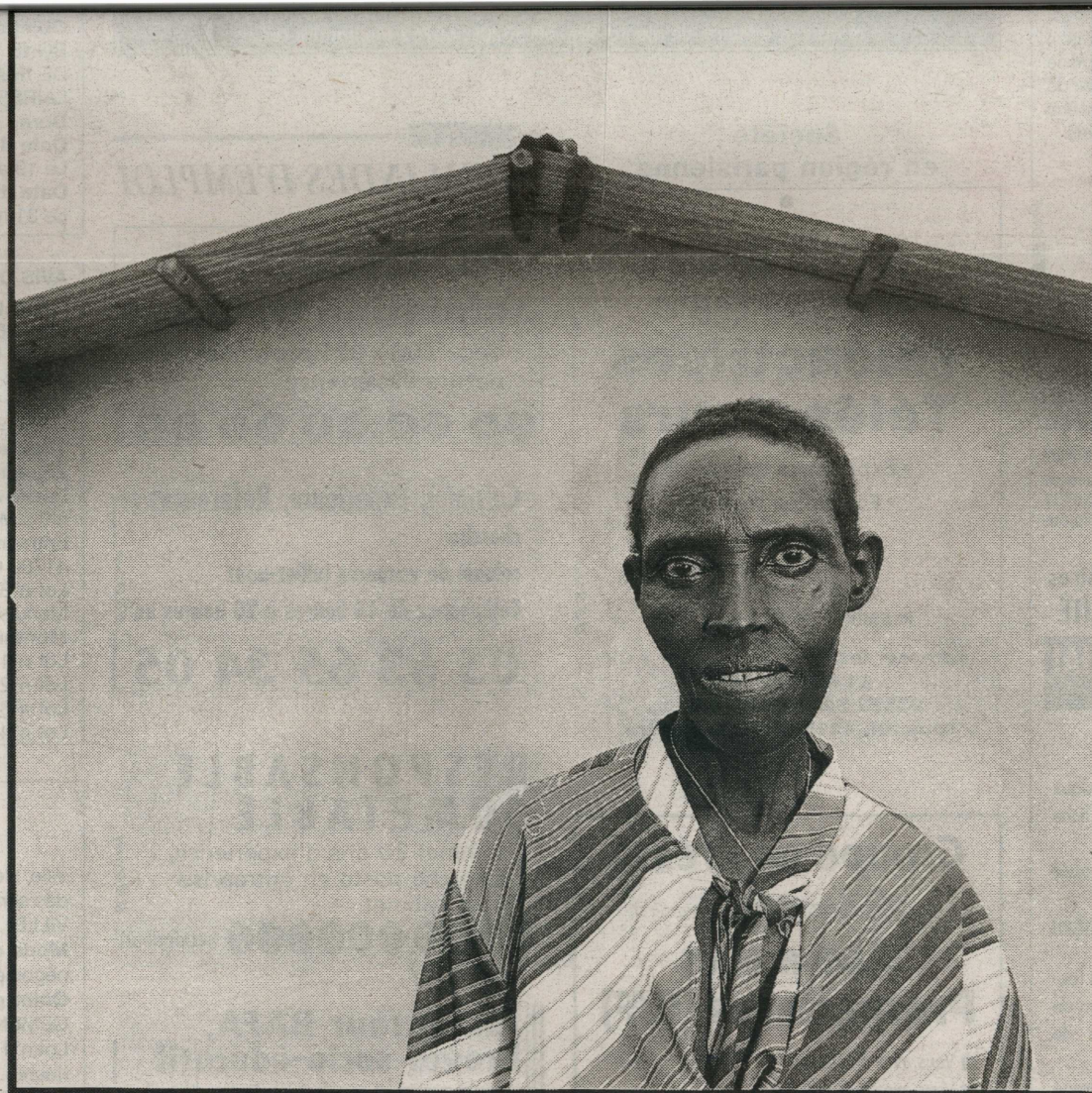
**J**e suis encore traumatisée. Je ne parviens pas à comprendre. Mes trois enfants survivants non plus. Ils s'enferment dans leur silence. On ne parle pas beaucoup à la maison. J'essaie de les consoler, de les mettre face à la réalité... C'est difficile aussi parce qu'on est pauvre. Mon mari nous rapportait un peu d'argent et nous étions plutôt aisés. On ne mange pas tous les jours. Mes enfants vont souvent au lit sans rien dans le ventre.

Je gagne 300 francs rwandais (6 FF) par jour en cultivant le champ des autres. Je dois aller loin. Je ne peux pas travailler chez mes voisins : ce sont eux qui ont tué ma famille. Je ne peux pas les dénoncer non plus : le tribunal demande des témoins. Et ils sont tous morts, ceux qui auraient pu m'appuyer. Je n'ai pas assez de force pour me venger, et d'ailleurs, même si je le pouvais, je ne le ferais pas : Dieu nous regarde.

## GODENCE,

Soixante ans

**O**n a pris la fuite un dimanche. Il pleuvait. Le lundi, on est venu nous dire qu'on allait nous tuer. Ils ont tué mon mari et mes deux fils. Ils m'ont dit qu'ils me tueraient plus



Godence.

tard, le soir, parce qu'ils étaient fatigués. J'ai pris la fuite. Je suis allée chez une amie avec ma fille. Les génocidaires nous ont prises. Ils nous ont emmenées avec eux dans leur fuite... Puis nous avons réussi à revenir au village. Depuis, avec ma maison détruite, j'ai été obligée de partir vivre ici, dans un lotissement de l'État. Ma fille et mon gendre m'aident un peu. Je ne peux plus bien cultiver : j'ai eu un bras cassé

pendant les événements. Il ne s'est jamais remis correctement. Je ne veux pas que tout cela recommence. Mais je n'ai pas confiance en eux, les Hutus. Ils éprouvent encore de la haine contre les Tutsis. Entre voisins, il y a toujours de la haine. N'importe quoi peut faire repartir l'horreur. C'est pour ça que je ne sors de chez moi que pour aller au champ. Bien sûr, je parle de temps en temps avec les autres,

même avec les Hutus. Comment faire autrement ? Il y a beaucoup de Hutus et trop peu de Tutsis.

## DONATINE

Trente-deux ans

**C'**est assez particulier. En 1994, quand tu t'approchais d'un groupe différent de ton ethnie, les gens se tassaient brutalement. Puis sont venus les groupes armés. Je

C'était des enfants qui n'avaient plus de parents, et j'étais une mère sans enfants... Je les ai adoptés. Tous. Je pensais, à l'époque, que la plupart retrouveraient leurs parents avec le temps. Trois seulement ont eu cette chance. À ce jour, il me reste quatorze enfants. Et je peux dire aujourd'hui que je suis leur maman. Peu à peu, je me suis retrouvée impliquée avec les autres veuves. Je me souviens que nous avons eu une réunion entre nous. Nous pleurons toutes. J'ai pensé à mes enfants. Je leur ai dit : « Consolons-nous mutuellement. » C'est devenu le nom (Duhozanye) de notre association de veuves, ici, à Savé. Nous étions trois cents sans maison. Sans mari. Rien. On a tout fait nous mêmes. Il reste une vingtaine de maisons à construire aujourd'hui. Nous leur offrons également de quoi commencer un petit élevage : un porc, une chèvre ou une vache.

Nous prenons le temps de parler du génocide ensemble. C'est très important. Chacune raconte son histoire. Il arrive même parfois qu'on plaisante. Ça va mieux. Et c'est pour cela que je continue. Elles sont capables, désormais, en de brefs instants, d'être heureuses. Pourtant, nous vivons toutes au jour le jour. Comment faire autrement ? Les violences continuent.

Ce qu'on a vécu n'a pas suffi ?

Quand je vois qu'il se trouve encore dans ce pays des gens pour continuer de tuer... Je me dis que si on exterminait les hommes de la surface de la Terre, le Bon Dieu pourrait peut-être y mettre une nouvelle création.

Les hommes sont trop assoiffés de violence. Ils n'en mesurent pas les conséquences. La plupart n'imaginent même pas qu'ils pourraient, eux aussi, mourir un jour...

Femmes du Rwanda,

Extrait d'un livre témoignage de Jean-Marie Quémener qui a recueilli les paroles et Éric Bouvet qui signe les photos. Catleya Éditions, 120 pages, 195 francs.

ERIC BOUVET